

EXPOSÉ RENCONTRES PHILOSOPHIQUES CLERMONTOISES.

17 janvier 2023

DE MARX A TEILHARD DE CHARDIN. Une même recherche de l'unité de l'Homme ?

Alain Raynaud

Tout d'abord, merci aux rencontres Philosophiques et à François Ulrich en particulier de m'avoir – imprudemment - demandé de faire devant vous ce qu'il a appelé une « conférence » et qui ne sera qu'un modeste exposé sur ce qui n'est pas une œuvre philosophique, encore moins un cours, mais un simple retour sur l'itinéraire personnel de quelqu'un qui n'est ni tout-à-fait un autodidacte ni, encore moins, un lettré. Donc quelqu'un qui présente tous les défauts des « presque ceci » ou des « pas tout-à-fait cela ». Cependant certains d'entre-vous pourront peut-être trouver dans cet itinéraire personnel brièvement résumé un écho à leurs propres engagements, à leurs propres réflexions et à leur propre vécu, dans le cadre professionnel ou dans d'autres activités collectives.

*

Pourquoi doit-on croire par-delà tout savoir ? Mystère du religieux : se rassembler, se prolonger, se dépasser, autant d'énigmes qui n'ont pas d'âge mais sont plus que jamais du nôtre. (- Régis DEBRAY, D'un siècle l'autre, Gallimard, 2020, p. 11)

« Se rassembler, se prolonger, se dépasser », c'est ce que j'appelle un « principe de transcendance » et c'est de cela dont il va être question. Sans que je vous parle jamais de Saint-Paul, ce formidable « révolutionnaire professionnel » du christique, cette transcendance chrétienne. Sans que je vous parle jamais non plus d'Emmanuel Lévinas entre altérité, subjectivité et langage. Sur St Paul et sur Lévinas pourtant, s'agissant de transcendance, il y aurait beaucoup à dire.

Mon exposé n'est pas une réflexion théorique, abstraite, mais l'expression d'une conviction, qui était déjà celle d'ÉPICURE (-342, -270), que *la parole du philosophe est vaine si elle ne nous aide pas à guérir le mal de l'âme*, je dirai « la parole du philosophe est vaine » si elle ne nous aide pas tout simplement à vivre. *Etre à quelque chose utile*, c'est bien le moins que l'on puisse attendre du philosophe, même du philosophe amateur.

1/-Dépassement, transcendance, pourquoi ?

Dérives et résistances

Nos sociétés, et notre monde, sont composés d'entités (individus, entreprises, collectifs, états, groupements d'états), des entités qui sont de plus en plus interdépendantes du fait du développement des moyens de commerce et de communication modernes, et qui sont aussi pourtant de plus en plus divisées dans leurs rapports et dans les buts qu'elles poursuivent.

Une certaine conception, dominante, de la marche de l'humanité, du « progrès », entraîne l'exaspération de ces divisions : division entre classes, séparation de l'homme d'avec la nature, rupture du lien social (individualismes, exclusions et violences – physiques, morales, culturelles), division des races, « guerre » des sexes, des âges, intégismes et communautarismes religieux et politiques (impérialismes, nationalismes).

Cette contradiction entre interdépendances d'un côté et divisions exacerbées de l'autre est un danger mortel pour le monde, pour la planète et pour ceux qui l'habitent, pour les humains notamment. Elle entraîne des guerres et des désastres écologiques, elle entraîne le chômage de masse, des famines et la malnutrition. Les mouvements de population et les migrations-immigrations sont au nombre de ses conséquences majeures les plus graves et qui ont le plus d'impact, humain, social et politique.

Ces dérives viennent de loin.

Certains les font remonter au Néolithique (il y a à peu près 12000 ans). La révolution néolithique, c'est le sujet d'un exposé à elle seule. L'archéologue et préhistorien Jean-Paul DEMOULE note : *Le créateur du concept de « révolution néolithique », l'archéologue marxiste australien Gordon CHILDE [1892-1957], avait considéré dans les années 30 que l'invention de l'agriculture et de l'élevage avait fait passer l'humanité d'une économie de prédation (food gathering) à une économie de production (food producing). Nous savons aujourd'hui que cette « production » n'est en fait qu'une « prédation » sur une très grande échelle, dont les conséquences à long terme ne sont ni connues ni, encore moins, maîtrisées.*

Il y a eu ensuite en Europe la Renaissance, entre le 14^e et le 16^e siècle. La Renaissance, pour faire simple, trop simple sans aucun doute, ce fut, d'abord et simultanément, la naissance du capitalisme et du colonialisme. Puis il y a eu ce qu'on a appelé la « révolution industrielle » à partir de la fin du 18^e siècle. Et à partir de la deuxième moitié du 20^e siècle (le « terrible » 20^e siècle) un mouvement de plus en plus accéléré de révolution scientifique et technique. Toutes ces « révolutions » ont aggravé – à chaque fois - les problèmes d'adaptation de l'homme à son environnement naturel, mais aussi à son environnement social et politique : depuis le néolithique se succèdent et s'aggravent les destructions de la nature, la division de l'Homme d'avec ses semblables par l'accroissement incessant des dominations sociales apparues au néolithique, la division de l'Homme d'avec lui-même, d'avec sa propre nature.

L'unité fondamentale de chaque homme et son humanisation continue, qui ne peuvent être que collectives voire universelles, sont ainsi aujourd'hui menacées par les dérives des sociétés et par le repli sur soi des individus et des collectifs. Mais l'unité de l'humanité et la poursuite de l'humanisation de l'Homme peuvent être sauvées par un mouvement de dépassement, « un principe de transcendance », dont MARX et TEILHARD sont aujourd'hui encore au nombre des « prophètes ». Prophètes au sens d'annonceurs, de découvreurs, de « dévoileurs » (« enlever le voile »), d'un avenir, déjà inscrit dans le présent et potentiellement (mais ce n'est pas certain) meilleur que le présent.

*

De tous temps, certains modes de pensée – et la pandémie de la Covid 19 les a renforcé - cherchent à ramener la complexité du monde à d'abusives simplifications – le blanc contre le noir, « la » liberté contre l'égalité - et réciproquement, l'individu contre la société - ou l'inverse.

La question du sens de la vie, de notre vie personnelle et de la vie en société, du but de la société elle-même, de la place que nous y occupons, la question de nos rapports avec les

« autres » et avec le monde, avec le monde entier, notre place dans l'univers, cette question aux innombrables aspects remet le spirituel au centre de nos préoccupations. La foi, dans ses diverses formes – y compris laïques –, la religion, au sens large, positif et plutôt universel de « ce qui relie » comme au sens large, négatif et plutôt occidental (par occidental je veux dire judéo-chrétien) de ce qui « relègue » - c'est-à-dire la « forme institutionnelle » prise à une époque et dans une société données par une figure de la foi qui est la foi en un dieu, la foi et la religion donc, à ces différents titres, ne peuvent pas être ignorées, aujourd'hui pas plus qu'hier.

Chercher à penser le monde présent, dépasser un monde clos et les idées réductionnistes, est à la fois de plus en plus nécessaire et de plus en plus difficile. Comme le soutient Régis DEBRAY, la transcendance est constitutive du lien social, même dans les sociétés « laïcisées » comme les nôtres. Transcendance ne signifie d'ailleurs pas « religion ». Pour que la société fasse réellement « corps » il faut une référence bien plus générale à quelque chose de plus haut et de plus grand qu'une collection d'individus isolés : un mythe fondateur (« un peuple sans terre pour une terre sans peuple » d'Israël), un héros (Che Guevara), une idée (la République), une Constitution considérée comme modèle (La Constitution des USA). Bref, si la transcendance est constitutive de notre société, cela impliquerait que la disparition de toute transcendance tendrait à dissoudre le lien social. Et Régis DEBRAY de prendre un exemple bien actuel en comparant les Etats-Unis et l'Union Européenne : alors que les américains ont le sentiment de vivre dans un espace consacré, un sanctuaire (*God bless America*, chanson patriotique, composée par Irving Berlin en 1918), l'Union Européenne n'a ni contours précis (géographique, historique, culturel) ni doctrine commune ou mythe fondateur. Régis DEBRAY résume donc ce contraste par la formule : (bien qu'abimé), *Il y a un rêve américain alors qu'il n'y a qu'une banque européenne.*

Où donc aller chercher, pour nous « sauver », un principe de transcendance ?

MARX et TEILHARD DE CHARDIN, partageant une même foi en l'homme, nous fournissent selon moi des outils pour forger ce principe de dépassement, de « transcendance ». Quel étrange rapprochement : l'athée et le jésuite ! Nous sommes nés (et je parle de moi et de beaucoup de personnes de ma génération) à la pensée philosophique et politique avec MARX, et de MARX il sera donc question du début à la fin de cet exposé.

Donc MARX et TEILHARD...

C'est Roger GARAUDY, découvert en 1968, qui m'a ouvert les portes vers TEILHARD, BLOCH, LUKACS entre autres, et je ne peux pas ne pas lui rendre justice. GARAUDY a pris dans la fin de sa vie des voies qui ne sont pas les miennes, mais à l'époque qui nous intéresse ici – les années 60 - pour des raisons et dans des conditions qui ne font pas partie non plus de notre sujet d'aujourd'hui Garaudy fut conduit à s'émanciper progressivement du dogmatisme stalinien et à poursuivre un travail d'actualisation et de dépassement du marxisme. Disons bien « dépassement » car il ne s'agissait évidemment pas pour lui d'une négation de l'œuvre de MARX ou d'un retour à une position philosophique pré-marxiste. Par dépassement, il fallait surtout entendre pour ce qui nous intéresse l'introduction de la transcendance dans le marxisme. La prise de conscience de l'aliénation sous le régime du

Capital et de son possible dépassement est au point d'introduction d'un principe de transcendance dans le marxisme – j'ai repris à mon compte cet aspect de la lecture de MARX.

Dans sa thèse de doctorat (*Un intellectuel communiste illégitime, Roger Garaudy*. Université de Grenoble Alpes, 2018, publiée aux Editions du Croquant, 2022) Didier J.F. GAUVIN étudie la notion de transcendance chez Roger GARAUDY : *Lors de sa période communiste* [soit dit en passant, et je le répète, c'est cette période et elle seule qui m'intéresse ici], *Garaudy utilise volontiers l'expression « dépassement dialectique » qui désigne le surgissement du nouveau, du différent au-delà de toutes les conditions déjà présentes dans la réalité [...]. C'est dans cette rupture créatrice que Garaudy repère, chez Marx [...] une forme de transcendance qui est essentiellement dépassement de l'ordre présent*. C'est cette conception que les détracteurs de Garaudy, au premier rang desquels Michel FOUCAULT et les althussériens, ont baptisé d'un ironique « chardino-marxisme », dont le livre de GARAUDY *De l'anathème au dialogue* (1965) fut une sorte de « manifeste ». *Dans [ce] livre, écrit Didier GAUVIN, [Garaudy] cite élogieusement le père Teilhard de Chardin [qui] n'oppose jamais la foi en l'au-delà au combat terrestre [...]. Face [aux] penseurs chrétiens qui s'efforcent de convaincre leur communauté de revaloriser le monde, il importe (et c'est le but du livre de Garaudy) que les marxistes revalorisent la dimension de la transcendance comme dépassement dialectique*. Moyennant quoi, en 1967, GARAUDY passera avec son ami Don HELDER CAMARA, Archevêque de Récife au Brésil, un pacte moral : il doit s'efforcer de convaincre ses camarades du PCF et des autres PC européens qu'il n'est nul besoin d'être athée pour être communiste et HELDER CAMARA doit expliquer à ses compagnons catholiques (ou chrétiens en général) que si le socialisme est condamnable seulement dans ses perversions le capitalisme lui l'est intrinsèquement, « ontologiquement ». Entre tous les hommes de foi, foi en dieu ou foi en l'homme (les deux peuvent coexister et s'enrichir réciproquement dans la même personne), un tel pacte n'est-il pas en ce premier tiers du 21e siècle plus que jamais nécessaire ?

Un plus grand que soi

Un « principe de transcendance », ce n'est pas « la » Transcendance, c'est, parfois en pleine immanence (immanent = ce qui est à l'intérieur, le réel le plus réel), et pour prolonger la proposition de Garaudy et reprendre du même élan une formule de TEILHARD DE CHARDIN, l'attrait d'un *plus grand que soi*, un principe de résistance, de rupture, d'invention, de dépassement de toutes les conditions objectives. Dans une lettre à sa cousine Marguerite TEILLARD-CHAMBON, Pierre TEILHARD DE CHARDIN (1881-1955) décrit sa « vision » du monde, sa « Weltanschauung » : *Ce qui me passionne dans la vie c'est de pouvoir collaborer à une œuvre, à une Réalité plus durable que moi : c'est dans cet esprit et cette vue que je cherche à me perfectionner et à dominer un peu plus les choses*.

Donc, non pas « la » transcendance, mais « une » transcendance, « des » transcendances. Régis Debray nous a dit tout à l'heure : « Se rassembler, se prolonger, se dépasser »... Dans ces conditions pourquoi dire « transcendance » et non « dépassement » ? Dire « transcendance » plutôt que « dépassement », c'est poser sans détours, frontalement, la

question des rapports entre marxistes et chrétiens, et d'une manière plus générale entre athées et croyants, et d'une manière encore plus générale entre tous les « hommes de foi », foi en un dieu, foi en l'homme, foi en un idéal, notion que je pense être une question fondamentale pour demain. Car si les hommes de foi ne s'unissent pas alors qui, pour sauver la terre et l'Homme, le fera ?

*

Je ne soutiendrai pas ici la possibilité ou la non-possibilité de la création du monde par une entité supérieure ou l'existence ou la non-existence d'un principe absolu extérieur au monde et à l'Homme.

Une forme de transcendance, une potentialité d'auto-dépassement, ne peut d'ailleurs pas être refusée à ceux qui lui donnent un autre nom que « dieu ». C'est par exemple ce principe de liberté et d'union, que cherchait Jean JAURÈS [je reviendrai à Jaurès], et qui est à la base de la pensée de MARX comme de celle de TEILHARD : ce principe c'est lui que j'appelle « principe de transcendance ». Il faut bien lui donner un nom, et un nom qui interpelle, et provoque le dialogue, le débat voire la polémique... Que des maçons chrétiens jettent vers leur dieu les flèches de la cathédrale de Chartres, ou que des ouvriers communistes des siècles plus tard réalisent leur idéal en élevant un barrage sur le Dniepr qu'est-ce en effet d'autre ici et là que la manifestation d'un même principe, l'expression d'une même quête d'un plus grand que soi ?

Il est bien évident que dans le cadre de cet exposé je ne peux décrire tous les lieux de pensée et d'action où on peut trouver ce plus grand que soi, la réalisation pratique de ce principe de transcendance. Dans l'exposé du mois prochain sur le matérialisme et l'idéalisme atypiques de Marx, je reviendrai sur d'autres de ces lieux de pensée.

Donc Marx et Teilhard. Marx et Teilhard en tant que paradigmes, chacun à leur façon, d'un plus grand que soi, d'un principe de transcendance...Commençons par Marx.

2/- Karl MARX : la (re)conquête de l'unité de l'Homme

MARX écrit dans l'introduction de *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel* : *La critique de la religion s'achève par la leçon que l'homme est pour l'homme l'être suprême, donc par l'impératif catégorique de bouleverser toutes les conditions où l'homme est un être humilié, asservi, abandonné, méprisable*. A vingt-cinq ans, MARX, au nom de cet impératif vraiment transcendant, par attrait pour un « plus grand que lui », déclare la révolution au monde. Son œuvre, à partir de là, sera entièrement consacrée à la compréhension des causes de l'abaissement de l'homme, et des moyens de les *bouleverser*. Jamais ses écrits ultérieurs, au premier rang desquels figure son « grand œuvre » *Le Capital*, ne viendront aussi peu que ce soit démentir ou contredire ce qu'il avait décrit avant, notamment dans ces *Manuscrits de 1844*, redécouverts sur le tard dans les années 1930 (publié pour la première fois à Leipzig en 1932, et en France en 1937 ou 1938, dans une traduction médiocre, celle de Molitor et repris – ça demanderait à être vérifié – seulement beaucoup plus tard en 1972 aux Editions sociales).

Le capital (isme) est un totalitarisme (subjectivité et aliénation)

Le capital est l'obstacle principal à l'accueil d'un principe de transcendance, parce qu'il génère l'aliénation des membres de la société, tous les membres, les exploités et aussi les exploités. L'aliénation des exploités est plus facile à supporter sans aucun doute.

L'aliénation des exploités est triple. Aliénation du produit du travail, qui échappe à celui qui l'a fabriqué ; aliénation de l'acte de travailler qui n'est pas décidé et organisé avec la participation du travailleur ; aliénation du travailleur en tant qu'être humain dépossédé de ce qui fait son humanité, son pouvoir créateur. L'aliénation est totale. Le capitalisme est un totalitarisme.

*

En proposant de rétablir l'unité de l'homme « générique » par le communisme, MARX rompt avec les déterminismes - de la nature, de la prédestination religieuse, de l'histoire (de son « maître » HEGEL), de l'économie – déterminismes auxquels on rattache trop souvent sa pensée.

Dans le petit livre de 1965 (*De l'anathème au dialogue*), déjà évoqué, le marxiste Roger GARAUDY, procède à une exégèse de la problématique marxienne : *Le moment de la création, et, avec lui, le moment de la subjectivité et celui de la transcendance, du dépassement du donné, sont donc essentiels dans le marxisme, mais s'ils n'ont pas toujours été mis à leur juste place par des interprètes superficiels ou malveillants de Marx, c'est qu'ils n'ont pas vu que celui-ci, attentif aux conditions qui donnent à cette subjectivité et à cette liberté leur efficacité la plus grande, a dû étudier surtout les nécessités dont il fallait prendre conscience pour se libérer.* Les nécessités dont parle GARAUDY se résument en une, énoncée dans *Le Manifeste du parti communiste* : *la constitution des prolétaires en une classe, et par suite en un parti politique.* La notion d'une certaine transcendance comme nécessaire à cette libération, et qui ne saurait se réduire à la « transcendance » d'un parti, n'était pas à l'ordre du jour et ne fut pas traitée par MARX. Ou alors il faut mettre un signe d'égalité entre la transcendance et la constitution du parti... C'est un autre débat...

*

MARX cherche donc bien à restaurer ou à instaurer la subjectivité de l'homme, mais son ambition philosophique ne se résume pas à cela. J'ai évoqué tout-à-l'heure les périls qui guettent l'unité de l'être humain et qui s'aggravent au fur et à mesure qu'avancent une science et une technique incontrôlées, et des conceptions économiques, sociales et politiques non moins incontrôlées. J'ai dit aussi que l'analyse du concept d'aliénation était le point par où un principe de transcendance pouvait pénétrer le marxisme. Allons donc plus loin dans ce sens, avec Renaud DENUIT (né en 1950, *La cité harmonieuse selon Marx. Science totale et révolution*. Editions Mols, Belgique, 2003) : *En allemand, Entfremdung signifie : action de rendre étranger, de détacher... ou détourner. Le mot français «aliénation» (du latin, alienus, qui appartient à un autre... et aussi : étranger) évoque à la*

fois la vente... et l'égaré de l'esprit... La signification commune aux deux langues est celle d'un déplacement de quelque chose, à partir de son être propre, vers un autre « lieu » que son être même... L'aliénation est donc l'expérience d'une altérité qui affecte l'essence d'origine, l'ontologie de l'être humain. L'aliénation est une altérité qui altère. Marx use abondamment du concept d'aliénation tant dans les textes politiques que scientifiques, dès ses écrits de jeunesse et jusque dans l'œuvre de la maturité ; ce concept recouvre une réalité complexe et multiple, psychologique, religieuse, sociale, politique, économique...etc.

Dans [le] système économique, l'aliénation touche tout le monde. Celle des possédants est de nature évidemment différente de celle des possédés ; ils doivent notamment rester toujours compétitifs. Le capitaliste est « enraciné dans ce processus d'aliénation et y trouve son contentement absolu ». S'agissant du travailleur, son aliénation est d'autant plus grande qu'il en a conscience... Il y a en fait [s'agissant du travailleur] aliénations cumulées par rapport : au capitaliste... aux conditions de travail... au contenu du travail... à la propriété et au salaire. L'échange universel des activités et des produits apparaît comme une étrangeté à l'individu, cette intensification des échanges faisant s'estomper les relations sociales entre les personnes. Enfin l'indépendance et l'indifférence des producteurs et des consommateurs entre eux est également une forme d'aliénation.

L'aliénation est donc générale, omniprésente. Dans tous les cas de figure, il y a de l'autre à la mauvaise place, il y a de l'autre là où le même devrait prendre toute la place. La totalité du monde industriel se présente comme une construction géante de l'étrangeté de soi. Que souhaiter à un univers peuplé d'aliénés, sinon de le ramener à la raison ? Le travail critique est une déconstruction de toute l'aliénation. A cette fin, il faut aller à l'essence, comprendre « le mouvement d'ensemble » du système, ce dont s'est révélée incapable l'économie politique : « il nous faut maintenant saisir le lien essentiel entre la propriété privée, la soif des richesses, la séparation du travail, du capital et de la propriété, de l'échange et de la concurrence, de la valeur et de la dévalorisation de l'homme..., etc. Il nous faut faire le lien entre cette aliénation et le système de l'argent ». « Pour moi, l'argent c'est l'autre ». Le travail aliéné prend la forme immédiate de l'argent [...]

Bien ! L'aliénation de l'individu (citoyen ou producteur) servie par l'exploitation est une notion essentielle chez MARX, mais pour autant le marxisme ne peut être réduit à une philosophie de la subjectivité ; sa critique porte aussi sur la triple division entre classes, entre travailleurs et du travail lui-même. L'homme est membre d'une collectivité, c'est ce que Marx appelle la conscience générique, ou égalité : «[...] L'Egalité est la manière française d'exprimer l'unité essentielle des humains, la conscience générique et le comportement générique de l'homme, l'identité pratique de l'homme avec l'homme, donc la relation sociale ou humaine de l'homme à l'homme».

Marx perçoit très tôt l'importance philosophique de la désunion concrète portée par cette triple division, celle qui traverse la société, et qui va à l'encontre de la conscience générique : « De jour en jour, il devient... plus clair que les rapports de production dans lesquels se meut la bourgeoisie n'ont pas un caractère un, un caractère simple, mais un caractère de duplicité ». Même par rapport à sa propre logique, le capitalisme n'est pas

univoque ... Il recèle des contradictions internes et devient lui-même l'espace même de la non-coïncidence, des inadéquations, des déséquilibres - symptômes des crises profondes qu'il couve. Il s'identifie au désordre qu'il crée en son sein : le capitalisme « nécessite aussi, par son système de concurrence anarchique, la dilapidation la plus effrénée du travail productif et des moyens de production sociaux, sans parler de la multitude des fonctions parasites qu'il engendre et qu'il rend plus ou moins indispensables ». Le capitalisme est puni par là où il a péché : la division, l'altérité intérieure. Aussi la division en classes n'est-elle qu'un mal temporaire, dès lors qu'elle sera dépassée et supprimée ..., elle contient en elle l'unité future.

Par l'ampleur qu'elle prend dans l'œuvre de Marx, *la dénonciation de l'aliénation et de la division démontre a contrario la quête... de l'un, qui est celle de MARX. Tout indique que Marx présuppose que celle-ci est réalisée dans et par la Nature. La béance entre l'homme et lui-même est présumée comblée dans la société future restaurant l'autochtonie ontologique (appartenance, homogénéité de l'homme réel à la terre, à son monde et à son humanité) et l'immédiateté du Même : «Le communisme en tant que dépassement positif de la propriété privée, donc de l'auto-aliénation humaine et par conséquent en tant qu'appropriation réelle de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme ; c'est le retour total de l'homme à soi en tant qu'homme social, c'est-à-dire humain... ; il est la vraie solution du conflit de l'homme avec la nature, de l'homme avec l'homme, la vraie solution de la lutte entre l'existence et l'essence » . La solution de l'aliénation et de la division c'est le communisme mis en pratique.*

Et DENUIT poursuit sur le caractère en un sens « métaphysique » de ce travail de MARX. *Même si Marx prétend « critiquer » la métaphysique, au nom du « réel concret », du vécu des hommes, de la matière, de l'économie [...], sa démarche s'inscrit dans la tradition métaphysique : il s'agit de révéler ce qui est caché (un au-delà) pour tenir un discours dévoilant le vrai réel, l'être même [...], l'UN (à chercher, à retrouver), d'une cité en parfaite coïncidence.*

Se rassembler, se prolonger, se dépasser...

*

Jean JAURÈS, auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, aurait sans doute été d'accord avec Renaud DENUIT. Il faut en effet parler de JAURÈS, comme « croyant » et surtout comme socialiste, hétérodoxe par rapport à beaucoup de « croyants » mais aussi par rapport à beaucoup de socialistes et de « marxistes » de son époque.

Jean JAURÈS (1859-1914) est proche de MARX dans la mesure où il définit le socialisme comme la direction de l'économie par l'homme lui-même, l'homme libéré de la domination des rapports capitalistes d'exploitation. Mais il s'en éloigne en pensant que cette libération est le résultat du conflit, non pas comme MARX le défend entre forces productives (= moyens de production + force de travail + éléments non matériels comme le niveau d'éducation des travailleurs), et rapports de production (= conditions générales, notamment juridiques, de la production), mais entre ces derniers et un idéal moral intrinsèque à la nature humaine : l'aspiration à la justice. Dès son origine, l'homme a,

selon JAURÈS, une idée obscure de sa destinée, l'idée d'appartenir à quelque chose de plus grand que lui. Cette idée est servie par des sentiments propres à l'espèce humaine comme la sympathie envers les autres qui l'incite à tisser des liens, à s'unir avec eux, et le sens de la gratuité dont les arts par exemple sont une expression. Pour JAURÈS, l'individu n'est pas déterminé en tout, sa pensée peut être libre, et c'est cette pensée libre qui commande l'action juste, l'action pour le socialisme. On peut se libérer de l'aliénation par ses propres forces. Dans la *Préface à la première édition du Capital* (1867), MARX écrivait : *Mon point de vue, d'après lequel le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire, peut moins que tout autre rendre l'individu responsable de rapports dont il reste socialement la créature, quoi qu'il puisse faire pour s'en dégager.* JAURÈS soutient un point de vue inverse...

Vers 1891 Jaurès considérait que le problème religieux était *le plus grand problème de notre temps et de tous les temps (La question religieuse et le socialisme)*. Et plus loin : *Je ne suis ... pas inquiet, pour l'avenir religieux de l'humanité, de ce qu'on appelle le matérialisme des socialistes [...] car il ne faut pas que la religion puisse apparaître aux hommes comme quelque chose d'extérieur à la vie elle-même, il faut qu'elle soit la vie elle-même, prenant conscience dans son intimité de son propre principe [...].*

Nous n'entendons pas discréditer la vie pratique, mais bien au contraire nous voulons que dans le travail pénétré de justice, les hommes puissent voir une sorte de fonction sacrée et qu'ainsi la vie de l'humanité soit religieuse jusque dans sa substance matérielle et jusqu'à sa moelle. Devant les travailleurs dont la pensée est enfermée jusqu'ici entre les quatre murs de l'usine, nous voulons rouvrir les grands horizons où les peuples primitifs respiraient le souffle de Dieu [...]. La religion est infinie comme l'espace, il y a place en elle pour toutes les libertés. On est loin de la religion de l'époque !

Il y avait du Teilhard en Jaurès. Ou l'inverse... Il est triste que ces deux hommes ne se soient jamais rencontrés. A cause d'un Villain et de sa haine. Je reviendrai assez longuement sur Jaurès dans l'exposé de février sur le matérialisme particulier de Marx et sur celui de Jaurès.

*

Sur l'autonomie de l'homme par rapport aux rapports de production, c'est un point de vue voisin de celui de Jaurès que défendra plus tard Ernst BLOCH qui mettra aussi l'accent sur la mission éthique du socialisme largement oubliée par le communisme des années 1920 et 1930.

Ernst BLOCH et les deux « courants » du marxisme

Pierre MASSET (1922-2013) résume ainsi dans la *Nouvelle Revue Théologique* (1977) les deux aspects de la matière chez Ernst BLOCH (1885-1977) : *Chez lui la matière a deux aspects : elle est certes l'étant d'après la possibilité [...] c'est-à-dire l'ensemble des conditions données qui limitent à tel ou tel moment l'expression de la forme ; mais elle est aussi l'étant en possibilité [...] c'est-à-dire le sein fécond, le giron inépuisé d'où sortent toutes les figures du monde ; c'est la face lumineuse, la face d'espérance, du possible réel de la matière [...]. Toutefois le processus peut déboucher aussi bien sur le Rien que sur le*

Tout. Le processus d'identité homme-nature peut être réussi ou manqué. Le possible en effet, s'il est bien du réel, n'est pas encore réalisé. Le marxiste doit donc à la fois étudier au plus près les conditions de possibilité du réel à tout moment de la réalisation (c'est ce que Bloch appelle le courant froid du marxisme) et s'ouvrir courageusement à l'avenir (c'est le courant chaud du marxisme). Admettons que Marx, entre ses travaux titanesques et son mode de vie disons « difficile », n'ait pas eu le temps de s'occuper vraiment du courant chaud...

BLOCH décompose la matière en « étant » et « pouvant être », le « pouvant-être » n'étant pas de la matière mais une idée, une idée de l'avenir, contenue éventuellement dans la matière. Pour BLOCH, l'homme est une tension vers l'avant, vers ce qui n'est pas mais pourrait être ; l'homme n'est pas un être mais un chemin (on peut penser à Nietzsche), un chemin franchissant les frontières de notre monde vers d'autres mondes, le chemin d'un principe d'*espérance*, qui pourrait être un autre nom du « principe de transcendance ». BLOCH ouvre le marxisme jusqu'à en faire ce qu'il appelle, dans *Le principe Espérance*, une *science médiatisée de l'avenir*, un « *marxisme de l'utopie et de l'espérance* » comme l'écrit Arno MÜNSTER dans *Messianisme et utopie, résumé en 1989 de sa thèse de doctorat de 1984*. Ce que GARAUDY nommera plus tard en termes voisins *méthodologie de l'initiative historique*.

3/- Pierre TEILHARD DE CHARDIN (1881-1955) : « un pont entre deux rives »

« Sainte matière »

Jean-Pierre CARTIER a donné pour titre à son livre sur Pierre TEILHARD DE CHARDIN *Un pont entre deux rives*. TEILHARD bâtit en effet un pont entre science et mystique, immanence et transcendance. Si MARX ne réduit pas l'homme au matériel de l'homme, réciproquement pour TEILHARD la matière n'est pas réduite à la matière, elle possède une *énergie spirituelle* (*Hymne à la matière*, 1919). Comme je l'ai dit au début, une formule revient fréquemment sous la plume de TEILHARD, et cette formule m'a donné une définition du

« principe de transcendance » : un *plus grand que soi* ; *aller* vers un plus grand que soi, *participer* à un plus grand que soi, *passer dans un plus grand que nous*. *Savoir qu'il y a une issue, et de l'air, et de la lumière, et de l'amour, quelque part, au-delà de toute mort [...]* voilà ce dont, sous peine de périr asphyxiés par l'étoffe même de notre être, nous avons absolument besoin.

PASCAL, en grand théoricien du réel, voyait en l'Homme un roseau balloté entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Ce qui est source d'incertitude et même d'inquiétude. Pascal ne nous dorlote pas. A l'infiniment petit et à l'infiniment grand de Pascal, TEILHARD ajoute pourtant l'infiniment complexe, et cependant Teilhard ne nous inquiète pas, au contraire il nous rassure.

L'évolution de l'humanité depuis les origines suit selon lui un axe ou un processus de « complexité-conscience », aujourd'hui accéléré comme chacun le regrette - ou s'en réjouit -, sans toujours le comprendre.

Il faut ici tenter un résumé de la pensée de TEILHARD. C'est le compositeur Paul MISRAKI (1908-1998) qui s'y colle :

Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin

Avec la fin des repères traditionnels, la perte de toute transcendance et la victoire du matérialisme, l'humanité est menacée par la conviction de l'absurdité des choses et un repli dangereux sur l'égoïsme et l'intérêt à court terme.

Pour Teilhard de Chardin, l'Univers est cohérent, il a un sens, et sa prétendue absurdité ne peut recevoir aucune confirmation scientifique.

L'Évolution de l'Univers ne se poursuit pas au hasard. Elle laisse entrevoir une orientation dont la constance se manifeste au cours de milliers de siècles. Elle offre à l'Humanité de participer activement à une véritable Odyssée.

L'Évolution progresse toujours vers plus d'organisation, dans le sens d'une complexité croissante. Lorsqu'un assemblage de particules atteint un certain degré de complexité, on y constate l'émergence d'un phénomène que nous appelons "la Vie".

Chez les êtres vivants on constate l'émergence de ce que nous appelons "la Conscience". Cette conscience s'accroît proportionnellement à la complexité des organismes. Dans cette perspective, l'Évolution atteint avec l'Homme un point culminant de complexité.

Au degré de complexité atteint par le cerveau de l'homme, on constate l'apparition de la "Conscience Réflexive"... qui permet à l'Homme de manier des idées comme des objets, de former des jugements et d'intervenir sur son environnement.

Avec la pensée réfléchie commence la liberté et avec elle la possibilité pour l'homme de prendre une part de plus en plus active et responsable au processus universel de l'Évolution.

Inséré lui-même dans le mouvement organisateur qui, depuis des siècles, travaille le monde, l'Homme, à l'instar de toutes les particules constituant l'Univers, tend à "s'organiser".

Il ne devient véritablement lui-même que dans la mesure où il s'associe volontairement avec ses semblables pour former des communautés. "L'union différencie".

Une super-humanité établie sur la base de relations et connexions de toute nature établies entre des hommes libres, cultivant leurs différences pour en tirer parti, mais liés entre eux par des relations d'ordre spirituel cherche à voir le jour: c'est la noosphère.

Cette unification de l'humanité ne peut s'opérer sous l'effet de la contrainte.

L'effacement de l'homme devant un tout considéré comme une "fin" en soi équivaldrait, pour chaque individu à une régression vers la mécanisation, et non à un progrès.

La "planétisation" (la « mondialisation » ?), pour constituer véritablement un progrès dans l'évolution, ne doit rien retirer aux individus, mais au contraire développer leurs personnalités et leurs différences.

Seule une association de personnes, réalisée librement par affinité mutuelle, et par attrait collectif pour l'unité d'un monde en croissance vers l'esprit, peut prolonger le processus de complexification.

C'est une mystique de l'ordre de l'amour sur un chemin long et semé d'embûches.

Parvenu au stade de la pensée réfléchie, l'homme devenu conscient de l'Evolution en devient responsable. Il a le pouvoir de la seconder ou de la combattre.

Comme l'homme a un besoin fondamental de sens, la cohérence de l'Evolution implique qu'il y découvre un horizon qui l'attire, l'espoir de plus grands accomplissements justifiant ses efforts et sa persévérance.

C'est pourquoi, en dépit des vicissitudes du court terme, Teilhard croît en l'Avenir (« L'avenir est la seule transcendance des hommes sans dieu », dit Albert CAMUS dans L'homme révolté ; Teilhard est un homme avec Dieu mais il croit aussi en l'avenir...).

Cet horizon, résultant de la convergence des lignes d'unification qui se sont dessinées dans le passé, se présente comme un champ d'attraction situé dans l'Avenir: Oméga.

Dés l'instant où la Pensée réfléchie et la Personnalisation sont des phénomènes apparus dans le monde à l'échelon humain, il est nécessaire que l'Energie universelle - sous peine de se révéler moins évoluée que les éléments qu'elle anime - soit elle-même une énergie pensante, et possède tous les attributs d'une personne.

Teilhard instaure, par sa vision du Monde, une véritable mystique de l'action.

L'action n'est, en aucune manière, un mode dégradé de relation au Divin. Elle fait de nous des co-créateurs de Celui que Teilhard appelle le "Dieu de l'En-Avant". (Jacques Masurel , Questions pour un monde en devenir, Aubin Editeur, pp 67 à 70)

Certes le chrétien TEILHARD fusionne pour ce qui le concerne point Omega et porte d'entrée dans le divin, mais il le fait seulement in fine et ne nous oblige pas à franchir le seuil de la porte. Comme les Pères Grecs de l'Eglise [Origène,185-254, a été le plus grand érudit et l'auteur d'une œuvre abondante dans l'histoire de l'église primitive. Selon lui, l'Écriture peut être interprétée suivant trois sens : littéral, moral et allégorique. Il fut un penseur profond et un fervent serviteur de l'Église. Grâce à son travail exégétique, il reste le père de la théologie systématique. Origène a développé des idées hétérodoxes sur la préexistence de l'âme et du salut de tous les hommes après la mort. Parmi les Pères Grecs, il faut aussi citer Jean Chrysostome (dont le nom signifie « bouche d'or »), le prince de la prédication. Il a attiré des foules nombreuses, ne craignant pas de résister à l'empereur qui l'a poussé à s'exiler. Il est mort en exil en 407], TEILHARD ne nous oblige pas à nommer dieu, encore moins à le définir.

Dans un mouvement intellectuel comparable, la praxis est dans le langage de MARX tout ce qui concourt à la transformation conjointe du monde et de l'homme par l'homme. Le monde c'est le monde de l'homme, dit MARX. TEILHARD ne dit pas autre chose. Encore des citations de Teilhard : : *voilà la parole que je désire par-dessus tout faire entendre : celle de la réconciliation de Dieu et du Monde* dans ses *Ecrits du temps de la guerre* (Grasset éditeur). Et TEILHARD de prendre lors d'une conférence à Paris en 1947 (dans *L'avenir de l'homme*, Œuvres complètes, Seuil) un surprenant exemple.

« Prenez en ce moment un marxiste et un chrétien... »

Prenez en ce moment même, dit-il, les deux extrêmes autour de vous, ici un marxiste et là un chrétien, tous deux convaincus de leur doctrine particulière, mais tous deux aussi, on le suppose, animés radicalement d'une foi égale en l'Homme. N'est-il pas certain – n'est-ce pas là un fait quotidien d'expérience – que ces deux hommes, dans la mesure même où ils croient (où ils sentent chacun l'autre croire) fortement à l'avenir du Monde, éprouvent l'un pour l'autre, d'homme à homme, une sympathie de fond, - non pas simple sympathie sentimentale, mais sympathie basée sur l'évidence obscure qu'ils voyagent de conserve, et qu'ils finiront, d'une manière ou de l'autre, malgré tout conflit de formules, par se retrouver, tous les deux, sur un même sommet ? – Chacun à sa façon, sans doute, et en directions divergentes, ils pensent avoir résolu, une fois pour toutes, l'ambiguïté du Monde. Mais cette divergence, en réalité, n'est pas complète ni définitive, aussi longtemps du moins que, par un prodige d'exclusion inimaginable ou même contradictoire (parce que rien ne resterait plus de sa foi !) le marxiste, par exemple, n'aura pas éliminé, de son matérialisme, toute force ascensionnelle vers l'esprit. Poussées à bout, les deux trajectoires finiront certainement par se rapprocher. Car, par nature tout ce qui est foi monte ; et tout ce qui monte converge inévitablement. TEILHARD parlera même ailleurs, de la synthèse du Dieu (chrétien) de l'En-Haut, et du Dieu (marxiste) de l'En-Avant comme du seul Dieu que nous puissions désormais adorer en esprit et en vérité.

« Se rassembler, se prolonger, se dépasser »...dit Régis Debray...

*

Un plus grand que soi donc. Un idéal, une cause, un autre non altéré de soi, fraternel, un « au-delà » du monde.

TEILHARD fut trop grand pour l'Eglise de son temps. Son ami Théodore MONOD (1902-2000) écrit dans *Pèlerin du désert : Prôner que Dieu change, qu'il s'adapte à l'homme, que la Matière et l'Esprit font un, que la religion est en mutation, qu'il faut repenser la Foi et vivre la transcendance et la Lumière au Quotidien* étaient des idées trop révolutionnaires pour ne pas inquiéter certains théologiens et pratiquants sclérosés. Cela les a tellement inquiétés qu'ils lui ont toute sa vie interdit de publier ses écrits non strictement scientifiques.

Voici donc les objectifs fixés. Pour Marx le communisme début de l'histoire proprement humaine. Pour Teilhard Omega au bout de la résultante des forces de « l'en-haut » et des forces de « l'en-avant » (= en physique lma résultante est le résultat de deux forces agissant sur le même point).

4/- Marx et Teilhard même combat ?

Bref contexte historique

Teilhard appartient à une génération où Marx était peu connu et étudié, surtout dans les milieux catholiques où il était condamné avant d'être lu. Il n'échappe pas à l'ambiance générale. Pourtant dès 1917 il se refuse à *anathémiser* ou *simpliciter* le marxisme, et même la révolution bolchévique. Cette attitude d'intérêt et de compréhension à l'égard du marxisme, il ne s'en départira jamais, même quand d'autres (comme Clémenceau) souhaitent l'anéantissement des soviets et envoient des troupes en Russie. En 1924-1925 Teilhard, dans le cadre de son travail scientifique, fait la connaissance d'Ida TREAT, communiste américaine et première épouse du dirigeant communiste français qui va devenir directeur du journal *l'Humanité*, Paul VAILLANT-COUTURIER (1892-1937). Avec lui il a de longues discussions (philosophiques et artistiques surtout), mais c'est avec elle qu'il découvre le marxisme « en action ». Ils échangent une abondante correspondance et ils se retrouvent en 1933 en Chine où il fait ses recherches d'anthropologie et où elle effectue un reportage sur les communistes de Mao Tse Toung, dans lesquels Teilhard a toujours vu l'avenir positif, ordonné et moral de la Chine. Il écrit alors : *De plus en plus c'est le communisme qui monopolise la vraie croissance humaine... Je rêverais d'une Christianisation de la Terre par le baptême du communisme.*

Ceci étant dit, soyons clair : le Père n'est jamais allé dans le sens d'un marxisme de luttes des classes, d'analyse de l'aliénation économique ou de la plus-value, de révolution prolétarienne. Teilhard a aussi condamné l'étouffement des libertés sous le stalinisme et le « marxisme biologique » de Staline, avec cette formule cinglante : *il n'y a pas plus de biologie marxiste que de colique chrétienne.*

Ce qu'il retient du marxisme, c'est le sens du futur et la foi dans le progrès humain, *non le travailleur mais Prométhée* dit Pierre Louis MATHIEU. Ce qui constitue selon lui, et il ne changera jamais d'avis jusqu'à sa mort, la valeur du marxisme c'est d'avoir réussi à donner à l'homme la passion de l'édification du monde (on ne subit pas, on ne rafistole pas, on invente, on construit) et le goût de l'universel (l'homme « générique » de Marx).

*

Un marxiste entre donc aisément dans la façon de penser de TEILHARD, et ceci pour cinq traits qu'ils possèdent en commun :

1/- D'abord, pour eux, l'histoire se fait à l'échelle de la planète, voire du cosmos.

2/- Ensuite, contre les idéologies de l'absurdité du monde, ils croient que cette histoire a un sens.

3/- Ils pensent qu'il appartient aux hommes d'inventer ce sens. Aux deux significations du mot « inventer » : découvrir un trésor qui existe déjà, ou créer quelque chose d'entièrement nouveau.

4/- Le teilhardien et le marxiste pensent aussi qu'aucun dépassement individuel n'est possible sans dépassement collectif, et réciproquement.

5/- Enfin chacun respecte l'autre, dans ce qui fait sa différence, source de la richesse commune.

Cet exemple de convergence peut être utile aux hommes du XXI^e siècle pour faire face aux problèmes qui leur sont posés.

Que nous dit TEILHARD ? D'abord, comme Ernst BLOCH, qu'un « possible » (« Omega ») nous attire dans l'avenir, un possible différent du présent, plus grand que le présent. Ensuite, que nous ne pouvons atteindre ce possible qu'à travers l'autre, par l'amour. L'analyse marxiste de l'exploitation et de l'aliénation et les perspectives émancipatrices qu'elle dessine ne s'opposent en rien à cette vision. Bien au contraire : elles se complètent.

*

MARX ET LA RELIGION (évocation)

En se séparant de Bruno BAUER (1809-1882), exégète de l'Ancien testament et des Evangiles, *MARX a clairement marqué*, affirme Maximilien RUBEL, *son refus de faire de l'athéisme, et donc de la religion, sa préoccupation exclusive*. Il a même à mon avis refusé d'en faire sa préoccupation principale. Car la religion que combat prioritairement MARX à partir de sa séparation avec les hégéliens « de gauche » (« jeunes hégéliens », vers 1844) n'est déjà plus celle qui obsède BAUER. La « religion » à combattre désormais, c'est le Capital, qui a mis dieu à son service comme « opium » pour soulager et faire accepter les douleurs de ceux qu'au nom du saint Marché il exploite et opprime. Mais l'ennemi ce n'est plus ce faux dieu, c'est le Capital lui-même. Le programme de MARX propose de rompre, non avec « la » religion mais avec le Capital ou le capitalisme cette nouvelle religion décrite (bien après Marx évidemment) par *Walter BENJAMIN* dans *Le capitalisme comme religion*.

BENJAMIN n'entre pas dans cette problématique *démesurée* qui consiste à dire qui du capitalisme ou de la religion est premier, mais énonce *quatre traits caractéristiques* de son point de vue de la *structure religieuse du capitalisme* :

1/- Premier trait : *Le capitalisme est une pure religion cultuelle, peut-être la plus extrême que l'histoire a connue*, sans dogme, sans théologie, un culte purement utilitariste (utilitarisme = quantitatif ou qualitatif, *le plus grand bonheur pour le plus grand nombre*, John STUART-MILL, 1806-1873), un culte et rien d'autre.

2/- Deuxième trait : c'est un culte *sans trêve ni merci*, non limité par l'espace et le temps, même l'espace et le temps de la vie privée. Le magasin-temple est ouvert tous les jours, dimanche compris. La messe est ininterrompue.

3/- Troisième trait : à la différence de tous les autres cultes connus qui sont fondamentalement expiatoires (= pour réparer une faute), *ce culte est culpabilisant*, y compris pour dieu lui-même, dont la transcendance tombe sous l'action infiniment plus puissante du Capital. Avec le capitalisme, il ne s'agit plus de se faire pardonner une faute, de se racheter en se réformant, mais au contraire d'aller jusqu'au bout, non pas comme sous un principe de transcendance au bout (jamais atteint ?) de son propre dépassement mais au bout de la *dévastation* complète de soi.

4/- Le dernier trait découle des précédents : le dieu du culte capitaliste *doit être caché*. Pour produire son effet jusqu'à son terme, *il ne peut être appelé qu'au zénith de sa culpabilisation* lorsque tout ce qui pouvait être fait par le capitalisme l'a été. Il y a là comme une esquisse des théories de « l'effondrement » (= collapsologie) : c'est au fond du désespoir des sociétés et des individus qu'il s'avère enfin possible *d'attendre le salut*. L'espoir le plus insensé naît du désespoir le plus profond, voire le plus absurde.

BENJAMIN pense que NIETZSCHE, FREUD, et MARX lui-même, expriment *la pensée religieuse capitaliste*. Le surhomme de NIETZSCHE n'expie pas, ne se convertit pas ; il pousse au maximum de leur intensité le ressentiment et la culpabilité qui sont en lui. Même chose chez FREUD où *le refoulé, la représentation coupable* alimentent un *capital* intérieur qui *produit les intérêts de l'enfer de l'inconscient*. Pour MARX c'est l'interprétation qu'en donne BENJAMIN dont nous rappelons qu'en 1921 il n'en a pas encore découvert l'œuvre, le socialisme est ce qui advient lorsque le capitalisme est allé au bout de sa capacité de destruction, alors que ce n'est pour MARX qu'un des deux termes de l'alternative : « socialisme ou barbarie », « communisme ou barbarie ».

*

Contre le monothéisme du marché

C'est contre cette « religion » du Capital, et sur les alternatives à lui opposer, que peuvent se retrouver « croyants et non croyants ».

Le monothéisme du marché capitaliste repose sur trois postulats :

1/- La primauté de l'action et du travail. Mais, sous le régime du capital ce travail est aliéné car défini dans ses buts et ses méthodes par les seuls propriétaires des moyens de production, ceux qui n'ont que leur force de travail n'y ont aucune part.

2/- La primauté de l'intelligence réduite à la raison qui *peut résoudre tous les problèmes*. Mais avec ce corollaire : *les seuls problèmes réels sont ceux que la science peut résoudre*. Les aspects éthique et esthétique des problèmes n'y ont aucune part.

3/- Enfin la croyance au progrès infini. Mais un progrès purement quantitatif de la production et de la consommation où le but n'a que peu d'importance. Et GARAUDY de conclure (*Comment l'homme devint humain*) : *Cette civilisation, la première dans l'histoire qui ne soit fondée sur aucune finalité humaine, transforme la nature en réservoir et en dépotoir, crée dans la société un individualisme de jungle ou un totalitarisme de termitière, mutile l'homme de toute dimension transcendante... elle conduira le monde à un suicide planétaire*.

Nous y sommes. « Se rassembler, se prolonger, se dépasser » ou périr. Alternative que MARX dans le tout début du *Manifeste* présente ainsi en se référant à l'histoire passée de la lutte des classes : cette lutte *se finissait soit par la transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la ruine commune des classes en lutte*. Alternative présentée, nous l'avons évoqué tout à l'heure, par Ernst BLOCH comme « soit le *Rien* soit le *Tout* ». Et que TEILHARD face à la *plénitude* de la convergence en Omega des chemins de l'En-haut et

de l'En-Avant nommait la toujours possible *dispersion*, ou *multiple*, ou *mort totale*. La *grande tâche noire* invisible mais toujours présente du peintre KANDINSKY. « Se rassembler, se prolonger, se dépasser » ou périr. Mais rien n'est gagné d'avance !

Y compris lorsqu'il se fonde sur Dieu, *le concept de transcendance*, écrit Gilbert MURY [*Marxisme et transcendance*, 1964, dactylographié, archive personnelle] *de par son dynamisme interne se transcende lui-même et nous invite à pénétrer dans un domaine où Dieu se présente en définitive autrement que le Tout-Autre, autrement que sous la catégorie de l'extériorité*. La transcendance qui se présenterait comme un « tout-différent » de l'homme serait une transcendance aliénante ou destructrice, une *transdescendance*, opposée à une transcendance émancipatrice, une *transascendance*, pour reprendre les néologismes évocateurs de Jean WAHL (philosophe français, 1888-1974) repris par Gilbert MURY.

Sans l'affirmation plénière de la réalité, que MARX a voulu établir avec le « matérialisme-dialectique-historique », aucun principe de transcendance n'est tenable ; la reconnaissance du réel est nécessaire à son dépassement et à la construction d'un réel nouveau.

Le chrétien peut apprendre à voir dans le marxisme un outil, qui, en grandissant l'humanité, grandit aussi le Christ. *Autant que le marxiste*, écrit Gilbert MURY, *le chrétien croit à la valeur de la praxis ; il y croit si bien qu'il découvre cette exigence [...] à la base même de sa morale. La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant, Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu, disent les Pères Grecs de l'Eglise à la suite de SAINT IRÉNÉE*. L'homme vivant, l'homme réel, c'est justement de lui dont s'occupe le marxisme. Dans un monde en complexification où il est difficile de trouver un sens à la vie, une vérité, tant le divertissement, au sens pascalien, nous submerge, TEILHARD s'inscrit dans cette divinisation de l'homme (= theosis).

Comme la théologie négative ne décrit dieu que par ce qu'il n'est pas (un corps, par exemple), nous avons vu que MARX n'a jamais décrit de société communiste autrement que par le négatif : une société sans classes, donc sans propriété privée des moyens de production et sans l'état, instrument de domination de la bourgeoisie (= On entend par bourgeoisie la classe des capitalistes modernes, propriétaires des moyens de production sociale et qui emploient le travail salarié. Karl Marx, Friedrich Engels - Le Manifeste du parti communiste). Ceci ne donne aucune « consigne », autres que celles du Manifeste, très générales et pour une part datées (notamment le concept d'étatisation), quant à son organisation concrète.

Dans L'idéologie allemande, ENGELS et MARX écrivent : *Pour nous, le communisme n'est pas un état de choses qu'il convient d'établir, un idéal auquel la réalité devra se conformer. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses*. Alors qu'il n'était pas encore communiste, dans une lettre à Arnold Ruge de 1843, MARX écrivait déjà ce qu'il a défendu toute sa vie : *Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires armés d'un nouveau principe : voici la vérité, agenouille-toi ! Nous développons pour le monde des principes nouveaux que nous tirons des principes mêmes*

du monde [...]. Il s'agit d'une confession, voilà tout. Pour se faire pardonner ses péchés, l'humanité n'a qu'à les reconnaître pour tels.

Le marxiste Loïc CHAIGNEAU m'offre donc tout naturellement ma conclusion (*Marxisme et intersectionnalisme*, p. 118) : *Nous sommes acteurs de l'histoire dont nous produisons les fins [...] tout en considérant toujours la réalité matérielle au sein de laquelle ces fins peuvent se réaliser. Alors revendiquons : l'humanisme, l'universalisme, le progressisme. Soyons à l'avant-garde d'une spiritualité laïque, d'un christianisme rationnel, d'un communisme en œuvre dans un internationalisme bien compris [...]. C'est seulement ainsi que la subjectivité, inscrite dans l'histoire et la praxis, pourra se révéler et s'accomplir pleinement, dans des conditions matérielles objectives qui s'efforcent de réaliser l'homme total si cher à Marx. Et j'ajoute : « l'homme total » si cher aussi à TEILHARD DE CHARDIN.*